

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES OCÉANIENNES



N° 37-38 - TOME VII (N° 17-18)

JUIN-SEPTEMBRE 1949

Anthropologie — Ethnologie — Philologie.

Histoire — Institutions et Antiquités
des populations maories.
Littérature et Folklore.

Astronomie — Océanographie — Sciences naturelles

PAPETE. — IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

DEMOGRAPHIE

Enquête démographique en Océanie française (1)

A partir des recensements du XXe siècle, M. Valenziani étudie dans son rythme et dans ses causes, le renversement de la tendance démographique ancienne des populations de l'Océanie française et l'expansion démographique nouvelle. Cette expansion, particulièrement originale, pose de graves problèmes sanitaires et économiques qui sont étudiés en fin d'article. (1)

De tous les pays de l'Union Française, il n'y en a aucun probablement qui ait autant retenu l'attention que l'Océanie, ni aucun peuple qui ait autant fait parler de lui que le Polynésien. En dépit de quoi, et malgré des torrents de littérature, la connaissance du pays, aussi bien que de ses habitants, a toujours été superficielle. Un fait avait cependant frappé les imaginations et suscité l'intérêt du monde occidental, c'était la disparition rapide de cette race que l'on se plaisait à parer de toutes les grâces et de beaucoup de vertus. Il est curieux de constater par contre que, lorsque la tendance fut renversée et que la population commença à augmenter de nouveau, le phénomène fut à peine remarqué et passa même complètement inaperçu de la masse. Pourtant, depuis le début du siècle déjà, le dépeuplement était jugulé et, lentement d'abord, de plus en plus rapidement ensuite, la vie commençait à reprendre dans les îles.

Aujourd'hui, ce mouvement a pris une telle amplitude que, si aucun fait nouveau et imprévisible ne vient bouleverser les pronostics, le repeuplement posera bientôt des problèmes inattendus et complexes. Celui en particulier d'assurer les subsistances d'une population plus ample que l'actuelle, en les tirant d'une terre qui, contrairement aux légendes, n'est ni miraculeusement fertile, ni facile à travailler. Aujourd'hui déjà, le rapport population-subsistances doit retenir l'attention car, même sur la base actuelle, les îles, pour un ensemble de

(1) Cette enquête a été faite en 1948, elle a paru dans « Population » organe de l'Institut National de Démographie, nous remercions M. Valenziani d'avoir bien voulu nous la signaler.

raisons que nous examinerons plus loin, pourraient à grand peine nourrir leurs habitants. Et, en fait, elles ne les nourrissent pas.

Ceci montre que s'il est un territoire dans lequel le mouvement démographique doit être suivi de près, ce territoire est bien l'Océanie. Certaines circonstances s'y prêtent et facilitent cette tâche. La conformation géographique de la colonie qui, au lieu d'être d'un seul tenant, est fragmentée et dispersée sur une immense étendue d'océan, rend plus aisés, et peut-être plus véridiques, les relevés. Elle les rend plus aisés dans le sens que les îles sont en général d'une superficie modeste et d'une population réduite, ce qui permet aux chefs de districts de connaître complètement leur territoire et la plupart ou la totalité de leurs administrés. Elle les facilite encore en ceci que les déplacements de population d'une île à l'autre sont relativement rares et qu'il ne serait pas facile, pour les intéressés, de se soustraire en bloc aux opérations de recensement, comme cela arrive parfois en Afrique, par exemple.

Il faut d'autre part tenir compte du fait qu'un véritable état civil existe et fonctionne régulièrement en Océanie, grâce précisément au concours des chefs de districts qui font fonction d'officiers. Les registres en double exemplaire, sont bien tenus et sont envoyés en fin d'année, pour inspection et contrôle, au chef-lieu du territoire. La population, aussi bien que les chefs de districts, sont, par conséquent, familiarisés avec ce genre de questions et avec une forme de relèvement régulière et continue.

Ces circonstances nous poussent à ajouter crédit aux résultats du recensement ; plus de crédit en tous cas qu'il ne serait normal d'en attribuer à une opération aussi complexe, effectuée dans un pays comme l'Océanie et avec une population comme les Polynésiens. Hâtons-nous d'ajouter que cela ne signifie en aucune manière que les résultats de ce recensement n'aient été toujours et partout d'une exactitude rigoureuse. Pour quiconque est familier de ce genre de questions et des populations semi-primitives (ce terme convient assez mal aux Polynésiens), la valeur des chiffres ainsi obtenus paraîtra toujours relative. On peut cependant affirmer que leur degré d'approximation est satisfaisant, ainsi que me l'ont démontré certains recoupements et le contrôle exercé à l'aide du

bilan démographique annuel, là où j'ai pu l'établir. Sur cette base, on peut admettre que, dans l'ensemble, les résultats sont plutôt erronés par défaut, ce qui concorderait d'ailleurs avec les appréciations de fonctionnaires et d'agents indigènes interrogés à ce sujet.

Dans les pages qui suivent, nous examinerons en détail les résultats du recensement de 1946 et, d'une façon plus générale, le mouvement de la population des Etablissements Français de l'Océanie.

Le Mouvement de la Population entre 1902 et 1946

De 1902 à 1946 la population globale des E. F. O. a presque doublé, mais c'est seulement à partir de 1921 que l'accroissement s'affirma vraiment et s'accéléra d'année en année.

Tableau I. — Population globale. Nombre des asiatiques et des autres étrangers (en valeur absolue et % du total).

Année	Population globale	Asiatiques		Autres étrangers	
		Nombre	% du total	Nombre	% du total
1902	28.710	412	1,43	1.131	3,97
1907	28.896	452	1,96	891	3,08
1911	31.477	991	3,14	1.611	5,12
1921	29.605	2.687	9,08	"	"
1926	35.862	3.989	11,12	1.830	5,10
1931	39.713	4.030	10,14	1.992	5,02
1936	43.962	4.569	10,39	1.261	2,89
1946	55.734	6.593	11,82	771	1,38

En effet, alors qu'en 1902 le nombre des habitants était de 28.710, il n'était encore que de 29.605 en 1921; ceci à cause surtout de l'épidémie de grippe dont les effets furent désastreux en Océanie. En 1946, le recensement donna pour l'ensemble des archipels (1) un total de 55.731

(1) Excepté Scilly et Bellinghausen; il ne pourrait s'agir de toutes façons que de quelques dizaines d'individus.

habitants. L'augmentation avait donc été de 88% en 25 ans.

Cette augmentation se manifesta dans une mesure très différente suivant les localités et suivant les îles. Alors que Papeete, par exemple, vit augmenter sa population pendant la période considérée, de 234%, le reste de Tahiti, c'est-à-dire les 19 districts extra-urbains, n'a augmenté que de 66%; Moorea de 82%; Makatea de 110%; les îles sous le Vent de 169%; les Tuamotu de 19%; les Australes de 86%; les Gambiers de 13%. Quant aux Marquises on constate chez elles, au lieu d'une augmentation, une diminution de 19% au cours des 47 années considérées.

Répartition par âges.

En dépit des inégalités constatées dans les taux d'accroissement d'un archipel à l'autre, l'avenir démographique de la colonie est, dès à présent, largement assuré. Il est à prévoir, d'ailleurs, que cet accroissement ira en s'accroissant en raison des modifications très substantielles intervenues dans la composition par âges de la population.

En l'état actuel des choses, il nous est impossible de connaître cette composition avec précision. Les nombreux recensements effectués jusqu'ici se sont toujours contentés de répartir la population en deux grandes catégories d'âges : les jeunes et les adultes. C'est probablement tout ce que l'on pouvait faire avec une exactitude suffisante étant donnée l'imprécision des réponses fournies par les recensés.

Mais il nous faut encore signaler que les anciens recensements avaient choisi comme âge limite celui de 14 ans, alors que le recensement de 1946 a élevé cette limite à 20 ans. Il en résulte que les chiffres qu'il nous a fournis ne sont pas comparables directement à ceux relevés précédemment puisque la catégorie des jeunes se trouve augmentée à présent de six classes. Ajoutons que, s'agissant d'une population chez qui la puberté se manifeste de très bonne heure, le criterium adopté avant 1946 semble plus logique, attendu que la limite de 14 ans sépare « grosso modo » ceux qui n'avaient pas atteint l'âge de procréer des autres. Et il n'est pas douteux qu'ac-

luellement on trouve parmi les « jeunes » des pères et des mères de nombreux enfants.

Cependant, même cette répartition grossière donne une idée du rajeunissement progressif et rapide de la population et de la proportion extrêmement élevée d'éléments jeunes qu'elle renferme aujourd'hui, ainsi que le montre le tableau II.

Tableau II. — Nombre des jeunes gens
(en valeur absolue et $\%$ du total).

Ile ou archipel	1962		1936		1946	
	Jeunes au-dessous de 14 ans	$\%$ du total	Jeunes au-dessous de 14 ans	$\%$ du total	Jeunes au-dessous de 20 ans	$\%$ du total
Papeete	1 175	31,5	"	"	6 394	50,7
Tahiti (districts)	2 314	31,4	4 000	38,4	6 450	52,08
Moorea	828	32,8	825	36,6	1 583	52,2
Maïao	41	30,7	42	33,3	88	44
Makatea	"	"	315	31,7	728	39,6
Iles sous le Vent	4 036	35,5	4 006	41,2	6 906	53,4
Tuamotu	1 227	28,5	1 447	31,5	2 381	46,4
Gambier et rattachées	547	39,6	574	36,3	754	46,8
Marquises	792	22,2	1 001	41,8	1 736	58,09
Rurutu et Rimatara (Australes)	434	37,3	862	30,3	1 495	63,9
Tubuai et Raivavae (Australes)	319	40,3	488	43	1 024	58,2
Ua-Pu (Australes)	80	49,3	126	17	168	56,3

Les jeunes constituent le 52,3% de la population globale mais, localement, on constate les divergences parfois assez considérables. Alors qu'à Makatea, dont la population se compose en majorité d'employés et de travailleurs de la Compagnie des Phosphates, cette proportion descend au-dessous de 40% elle atteint, par contre, le niveau extraordinaire de 63% à Rurutu et à Rimatara dans les Australes, et de 66,9% à Ua-Pu dans les Marquises.

Répartition par sexes.

Il est normal dans de très petites communautés, de

constater parfois des déséquilibres importants entre les sexes, soit à la naissance, soit au décès. Ces déséquilibres sont compensés généralement au cours des années suivantes par des déséquilibres en sens contraire et, lorsqu'on prend la précaution d'établir des moyennes sur des périodes suffisamment longues et englobant un nombre de cas assez grand, on constate que la situation est en réalité normale.

Il n'en va pas tout à fait ainsi en Océanie où, depuis longtemps on trouve des déséquilibres assez forts à l'avantage du sexe masculin. Ces déséquilibres cependant, d'après les chiffres du dernier recensement, semblent vouloir s'atténuer (voir tableau III).

La cause de ces inégalités ne peut évidemment être recherchée que dans une natalité masculine excédentaire et persistante ou bien dans une mortalité féminine anormalement élevée. On pourrait aussi la voir dans des erreurs de relèvement, intentionnelles ou non. Mais la négligence semble pouvoir être difficilement mise en cause ici car elle devrait exercer son influence indifféremment en faveur des deux sexes, et une prépondérance masculine devrait logiquement être suivie et corrigée par une prépondérance féminine aussi bien dans le courant des années que passant d'une île à l'autre. Or, comme nous l'avons dit, les déséquilibres se produisent constamment et presque partout à l'avantage des hommes.

Quant à une préférence quelconque qui ferait négliger la déclaration d'un certain contingent de naissances de filles, il n'en devrait être rien non plus car, en Océanie, aucune préférence ne joue en faveur d'un sexe ou de l'autre.

Voyons à présent comment ces déséquilibres paraissent confirmés ou infirmés là où nous avons pu relever le nombre et le sexe des naissances pendant une longue période.

Dans l'ensemble de l'archipel des Marquises, il y eut, entre 1904 et 1916, 1.778 naissances de garçons et 1.558 de filles, ce qui donne un rapport de 114,1%. Pendant la même période, il y eut 1.649 décès d'hommes et 1.419 de femmes avec un rapport légèrement plus élevé de 116,2%. Or, le rapport des sexes dans la population semble se modifier et tendre vers la normale à un rythme plus

rapide que ces chiffres ne le feraient supposer. De 1936 à 1946, en effet, ce rapport est descendu de 117,8% à 108,5%. Il y a donc là quelque chose qui nous échappe et qui ne peut s'expliquer, malgré tout, que par des erreurs ou, peut-être, par des mouvements migratoires.

Les mêmes modifications se sont produites dans des conditions à peu près analogues dans d'autres îles. A Tahiti, par exemple, pour l'ensemble de l'île, le rapport est descendu, entre 1902 et 1946, de 120,2% à 100%, ce qui pourrait s'expliquer (et qui paraît vraisemblable) par une forte immigration d'éléments féminins à Papeete.

Quant à l'ensemble des archipels, l'excédent masculin y est descendu de 114,1 % en 1902 à 107,2 % en 1946.

Il est évident que si ces chiffres ont une valeur quelconque, ils l'ont surtout quand ils se réfèrent à des grandes communautés comme Tahiti ou à l'ensemble des E. F. O. Ceux concernant des toutes petites îles peuvent, par contre, atteindre des niveaux absolument anormaux comme c'est le cas effectivement à Makatea, ou bien être le résultat d'erreurs comme c'est probablement le cas à Maïao.

A Makatea, où l'on a compté en 1946, 2 hommes pour 1 femme, ce fait s'explique par la présence d'une grande exploitation minière qui a besoin de main-d'œuvre masculine et qui va la recruter jusqu'en Indochine.

A Maïao, par contre, où le déséquilibre est du même ordre, rien de tel n'existe et il paraît difficile d'invoquer des mouvements migratoires pour l'expliquer. Il s'agit en effet d'une île petite, pauvre, infestée de moustiques, et, par dessus tout, se trouvant dans le voisinage même de Tahiti. Il faut donc s'en tenir, en guise d'explication, soit à une mortalité féminine et à une natalité masculine exceptionnelles, soit à des erreurs de relevements. Or, il est à remarquer qu'entre 1936 et 1946, alors que la population globale a augmenté de 63 %, celle exclusivement féminine a aussi augmenté de 25 % environ.

Ceci dit, il n'en reste pas moins qu'un déséquilibre appréciable existe certainement dans la population globale des E. F. O. et qu'un même déséquilibre a été constaté dans les naissances, là où celles-ci ont été relevées.

Répartition par origine.

Il est intéressant aussi de considérer un autre aspect dans la composition de la population : celui de la présence de groupements étrangers importants, le terme « étrangers » étant pris dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire de race et de couleur différentes.

Il est notoire que la population des Etablissements Français de l'Océanie ne contient plus qu'un pourcentage assez limité de Polynésiens purs, le reste étant représenté par des métis de polynésiennes avec des blancs et des asiatiques et par une proportion assez considérable de blancs et d'asiatiques proprement dits. Et il est à peine besoin de souligner qu'en l'état actuel des choses, après des générations de métissage intensif, il est matériellement impossible de démêler l'écheveau des origines, et de déterminer, même approximativement, combien de Polynésiens il existe et combien de métis, ainsi que le degré de métissage de ces derniers. A ce sujet, tout ce qu'il nous est permis de faire ce sont des suppositions basées sur le nombre d'étrangers vivant ou ayant vécu sur telle ou telle île. (1)

Ainsi, après avoir constaté que le nombre de blancs et d'asiatiques ayant habité ou habitant d'une façon permanente les Tuamotus, est très limité, nous pourrions légitimement en conclure que les habitants de ces îles sont restés relativement purs. Cette supposition se trouve d'ailleurs confirmée par l'aspect même de ces indigènes qui sont indubitablement les plus beaux spécimens de ce qui reste de la race polynésienne dans les E. F. O. Avec leur puissante carrure, leur belle dentition, leur teint décidément et uniformément très foncé, leurs traits accusés, ils forment un contraste frappant avec leurs voisins, les Tahitiens, dont le teint blafard et indécis, la taille diminuée, les membres plus grêles, les dents en ruine, les cheveux indifféremment crépus, ondulés, lisses, noirs, châains, roux ou blonds, en disent long sur la vérité des ascendances. Ajoutons que ces traits de dégénérescence sont surtout évidents chez les jeunes et que l'on trouve encore, même à Tahiti, les caractéristiques de l'ancienne race chez des individus d'âge mûr et dans les districts les plus éloignés de Papeete.

(1) Tableau III, voir page suivante.

Tableau III. — Population masculine et féminine

Ile ou archipel	1902			1936			1946		
	Hommes	Femmes	Nombre d'hommes pour 100 femmes	Hommes	Femmes	Nombre d'hommes pour 100 femmes	Hommes	Femmes	Nombre d'hommes pour 100 femmes
Papeete	2,058	1,652	125.1	—	—	—	5,903	6,525	90.4
Tahiti (districts)	4,030	3,427	117.5	5,708	4,865	117.4	6,504	5,888	110.7
Moroto	847	711	119.1	1,263	988	127.5	1,546	1,290	120
Maio	—	—	—	73	53	137.7	134	66	203
Makatea	—	—	—	689	412	166.7	1,217	669	179.8
Iles sous le Vent	2,375	2,250	105.5	5,043	4,501	112.06	6,467	5,978	108.1
Tuamotou	2,281	2,043	112.1	2,468	2,118	116.4	2,726	2,401	113.5
Gambier et rattachées	745	635	118.1	774	805	96.1	787	782	100.6
Marquises	4,890	1,672	292.4	4,297	1,403	306.3	1,555	1,433	108.5
Burutu et Rimatara (Australes)	606	549	110.4	911	794	114.7	978	891	108.7
Tubuai et Raiavae (Australes)	389	400	97	730	733	102.3	871	883	98.5
Rapa (Australes)	68	94	72	1,136	432	262.7	451	117	102.7

Ce que nous avons dit des Tuamotus peut se répéter, avec des nuances dans l'approximation, à propos des Australes et des Gambiers, où blancs et chinois ne se sont jamais établis en nombre. Ceci est vrai aussi des Marquises. Mais aux Marquises, vers le milieu du siècle dernier, l'occupation militaire fut longue et importante, tout au moins sur certaines d'entre elles, et a dû inévitablement laisser des traces.

La proportion d'éléments étrangers (1) augmente considérablement aux Iles sous le Vent et en particulier à Raiatea où il existe un centre assez important, élevé aussi à la dignité de commune, Uturoa. Elle devient encore plus élevée dans les districts de Tahiti, où les commerçants chinois et les touristes blancs sont nombreux, et atteint enfin son maximum de densité à Papeete et à Makatea.

On aura ainsi une idée du degré de pureté des Polynésiens de Papeete en apprenant que dans la capitale l'élément étranger (blancs plus asiatiques) représentait, en 1946, 30,7 % de la population globale. Dans le reste du territoire, le pourcentage s'échelonnait ainsi :

Makatea	30,3 %
Districts de Tahiti	15,4 %
Iles sous le Vent	10,3 %
Marquises	2,1 %
Tuamotus	1,5 %
Australes	1,1 %
Gambiers	0,5 %

(Pour le détail voir le tableau I).

Si nous examinons à présent l'importance relative des différents contingents d'étrangers, nous voyons que les Asiatiques ont progressé régulièrement de 1,43 % en 1902 à 11,82 % de la population globale en 1946, alors que les blancs ont vu, au contraire, leur pourcentage baisser pendant la même période, de 3,97 % à 1,38 %. Cela semble tenir surtout à la forte diminution de la catégorie des touristes. Le nombre de ceux-ci, important jusqu'aux environs de 1930, s'est progressivement amenuisé avec et à la suite des crises économiques mondiales.

Il n'est peut-être pas superflu de rappeler enfin que si

(1) Nous entendons évidemment "étrangers" au sens ethnique.

certains archipels hébergent un petit nombre d'étrangers et peuvent par conséquent être considérés comme habités par une population relativement pure, ils ne représentent globalement, qu'une modeste fraction de la population. Le « gros morceau » est représenté par Tahiti, les Iles sous le Vent, Makatea et Mooraea qui, à elles seules, comprennent 75 % de la population, et où le pourcentage des étrangers varie, comme nous l'avons vu, de 10 à 30 %.

— La capitale — *Les effets de « l'urbanisation »* —

Nous avons vu déjà que la population de Papeete s'est développée beaucoup plus rapidement que celle d'aucune île ou d'aucun archipel. De 1902 à 1916 elle est passée de 3.720 à 12.423, ce qui représente une augmentation de 231 %. Au printemps de 1948, on pouvait compter qu'elle dépassait largement 13.000.

Le mouvement n'a pas été uniforme. Assez lent au début et jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale, il s'est notablement accéléré depuis, et l'on peut se demander jusqu'à quel point cette tendance continuera à se développer. Libre d'entraves, elle se développera certainement, car il est incontestable que la ville exerce sur les habitants des districts et des autres îles une attraction irrésistible. Comme on le pense bien, en effet, le développement de Papeete n'est pas le fait seulement de l'accroissement naturel, mais aussi celui du drainage qui s'exerce depuis longtemps de la périphérie vers le centre de la colonie. Les inconvénients de ce mouvement sont tellement évidents qu'il serait à peine besoin de les énumérer, mais ils sont aussi tellement importants qu'il vaut la peine de s'y arrêter.

Si l'on fait abstraction de toute considération d'ordre moral, il est d'autres circonstances, d'ordre matériel, qui font considérer l'accroissement des villes comme un phénomène fâcheux. A Tahiti, les ruraux abandonnent la terre pour le trottoir : les quelques cultures pratiquées naguère (taro, igname, palates), le petit élevage et même la pêche, cette ressource et ce sport traditionnels des Polynésiens sont progressivement abandonnés. Avec eux est abandonnée aussi la cueillette des fruits que la nature offrait assez généreusement et, en tous cas, gratuitement. Aujourd'hui, l'île de Tahiti, qui héberge la moitié de la

population de la colonie et qui devrait pouvoir en nourrir le double est absolument incapable de subvenir à ses besoins. Les produits importés d'Amérique, d'Australie et de Nouvelle-Zélande entrent pour au moins 50% dans l'alimentation de la population. La farine, le lait, le beurre, une grosse partie de la viande, les pommes de terre, les légumes en boîtes, une grande partie du sucre (1) viennent de l'extérieur. Si, par une hypothèse qui n'a rien d'in vraisemblable, les arrivages de l'étranger s'arrêtaient pendant quelques mois, Tahiti connaîtrait la famine dans le sens le plus complet du mot.

La vérité, c'est que, même en Océanie, il faut un minimum d'effort pour produire sa nourriture et que ce minimum d'effort plus personne ne veut le fournir en dehors des Chinois. Rien ne pourrait mieux mettre en évidence un tel état de choses qu'un simple rapprochement des prix : alors que, par exemple, une papaye — fruit qui pousse n'importe où et qui ne donne d'autre travail que la peine de le cueillir — est vendue couramment 5 francs c.f.p. au marché de Papeete, un kilo de sucre importé — qui représente par contre le produit terminal d'innombrables opérations agricoles, industrielles et commerciales — est vendu au détail entre 7 et 8 francs... La même comparaison pourrait se faire en de nombreux autres exemplaires entre l'abondance et le bas prix des produits importés et la cherté des produits de production locale.

Quant aux conditions de vie à Papeete même, il conviendrait de dire, en premier lieu, quelques mots du problème de l'habitation et de celui connexe des loyers.

Papeete n'échappe pas à la règle de tant de villes coloniales françaises d'être un ramassis de masures en bois vermoulu construites sans plan, sans art et sans goût, de toute évidence en des âges reculés. A part quelques édifices en maçonnerie datant de l'Empire, le genre de la construction est celui de la bicoque en planches avec un étage surélevé et un toit en tôle ondulée. Si l'effet général n'est pas plus déprimant, cela tient autant à la beauté extraordinaire du site qu'aux arbres majestueux qui, pudiquement, voilent bien des laideurs.

(1) Il existe une seule sucrerie, celle d'Atimono qui produit un sucre de qualité inférieure en quantité insuffisante et à un prix double (16 f. contre 8 f. le kilo au détail) du sucre importé des Fidji.

Le côté du problème intéressant plus spécialement la démographie est celui du prix de ces constructions et plus particulièrement celui des loyers. Or ces maisons se louent à des prix qui feraient pâlir de jalousie les propriétaires d'immeubles de l'avenue du Bois. Une petite maison pour « popas », c'est-à-dire (pour blancs, comprenant 3 pièces et 1 cuisine et une douche, se loue normalement et en moyenne 3.000 francs c.f.p. par mois, c'est-à-dire environ 150.000 francs métropolitains par an. Il s'agit d'un genre d'habitation plutôt modeste pour des gens ayant de petits moyens. D'autre part, un local à usage commercial, avec 2 pièces attenantes pour habitation, situé dans la partie centrale de la ville, se paie couramment de 6 à 10.000 francs c.f.p. par mois, c'est-à-dire 500.000 francs métropolitains par an. Ces exemples concernent deux types d'habitation standard et reproduits, avec quelques variantes, à de nombreux exemplaires. Au-dessus et au-dessous d'eux s'étend la gamme des autres qui vont de la maison pour « popa », de taille moyenne et confortable, au plus misérable taudis dans lequel s'entassaient, à la douzaine, indigènes ou chinois. D'un bout à l'autre de l'échelle, les loyers sont strictement proportionnels à ceux que nous avons indiqués plus haut.

Cela pourra peut-être donner une idée du degré d'utilisation de la surface couverte, de l'entassement invraisemblable de ces conditions d'hygiène dans lesquelles on vit dans la plupart des maisons de la capitale.

Ainsi, on ne s'étonnera pas d'apprendre que la tuberculose s'y développe rapidement et y exerce des ravages. Grâce au fait que, depuis 1942, la cause du décès est obligatoirement déclarée à Papcete, il nous a été possible de calculer à partir de cette date, l'incidence de la mortalité par tuberculose sur la mortalité générale. Elle se situe en général entre 21% et 24% mais il faut remarquer que ces chiffres sont vraisemblablement quelque peu inexacts par défaut, en raison des nombreux décès attribués à des affections des voies respiratoires et dont la responsabilité remontait, en réalité, à la tuberculose. Quant à l'indice de mortalité par tuberculose proprement dit, il s'est élevé en 1946, à 3,38 par 1000 habitants. A titre de comparaison, rappelons qu'il s'élevait, en 1938, à :

1,43	pour mille en France,
0,70	— en Angleterre
0,48	— en Hollande.

Le taux relevé à Papeete correspond à peu près à celui des îlots insalubres des IV^e, X^e et XX^e arrondissements de Paris.

Tout ceci n'empêche pas Papeete de se développer rapidement non seulement par immigration, mais aussi par sa vitalité propre. Vitalité d'ailleurs vigoureuse si l'on peut en juger par une natalité encore exubérante et par une mortalité générale assez basse. Cependant — le fait est à souligner — alors que la mortalité est restée au cours des dernières dix années à peu près stationnaire, la natalité présente déjà une diminution appréciable. En effet, tandis que l'indice de natalité s'établissait à 52,15 pour mille en 1937, on le retrouve à 47,71 pour mille en 1947.

Si ce niveau est encore très élevé, surtout pour un centre urbain, le fléchissement est néanmoins incontestable. Faut-il en rechercher la cause dans la diffusion d'une pratique encore rare il y a dix ans et beaucoup moins rare aujourd'hui, comme l'avortement provoqué ? Nous ne pourrions l'affirmer, mais il est certain que la fuite devant la maternité n'est plus un phénomène exceptionnel et commence peut-être à faire sentir ses effets, tout au moins à Papeete.

Le fait n'a pas encore une grande importance parce qu'en face d'une natalité encore très élevée, on trouve une mortalité qui pourrait se comparer favorablement à celles de beaucoup de villes européennes : 16,32 pour mille en 1937 et 16,49 pour mille en 1947. Accroissement naturel donc très important et encore supérieur à 30 pour mille en 1947. Ce taux laisserait prévoir — en dehors de tout mouvement migratoire et toutes choses restant égales — le doublement de la population en un peu plus de 20 ans.

Autre élément favorable à signaler, celui d'une mortalité infantile très basse et qui peut aussi être citée en exemple, surtout si l'on songe qu'elle se réfère à une population de couleur et à un climat sub-équatorial encore plus que tropical. Le taux qui était de 7,47 % en 1937 se retrouve presque inchangé à 7,75 % en 1947.

Ce n'est pas la mortalité de la première année qui est inquiétante à Papeete, comme d'ailleurs dans le reste des E. F. O., mais celle de la jeunesse et de l'âge mûr qui, de toute évidence, porte la marque de la tuberculose.

La situation aux Marquises.

Le cas des Marquises mérite une étude particulière parce qu'il synthétise avec force celui des autres archipels. C'est ici que la population indigène a été le plus près de l'extinction totale. C'est ici que la tendance à la dépopulation s'est arrêtée en dernier lieu, et c'est ici enfin que le renversement de cette tendance s'est manifestée avec le plus de vigueur.

C'est en 1929 que le plus bas niveau fut atteint ; cette année-là, la population des six îles totalisait 2.075 habitants.

Tableau IV.— Population des Îles Marquises de 1902 à 1946

Année	Groupe Nord-Ouest			Groupe Sud-Est			Total	Différence avec le précédent recensement
	Nuku-Hiva	Ua-Uka	Ua-Pu	Hiva-Oa	Tabuata	Fatu-Hiva		
1902	683	184	272	1.658	332	131	3.562	—
1907	—	—	—	—	—	—	2.174	— 138
1911	552	—	—	1.405	—	—	2.117	— 307
1921	528	173	306	914	258	221	2.094	— 717
1926	543	139	322	642	250	198	2.400	— 306
1931	671	130	370	602	230	189	2.282	+ 188
1936	646	126	460	737	253	181	2.400	+ 118
1946	737	190	685	857	305	229	2.988	+ 588

A partir de ce moment et par un double mouvement en ciseau, la descente fut arrêtée et on commença à regravir la pente. Double mouvement, en effet, car, non seulement la natalité (qui pourtant n'avait jamais été faible : 36 pour mille en 1921), augmenta progressivement jusqu'à atteindre 45,5 pour mille en 1946, mais surtout la mortalité tomba verticalement de l'indice effarant de 67,8 pour mille en 1921 à 18,4 pour mille en 1946. Par

cet effet conjugué, la diminution de la population fit place à un mouvement très rapide d'augmentation. Ainsi, en 1946, le taux d'accroissement naturel avait dépassé 27 pour mille, ce qui correspond à une période de doublement de la population de 25 ans environ.

Il faut remarquer que, dans ce renversement de situation, l'influence du métissage n'a pas joué un rôle primordial car — comme nous l'avons expliqué — le nombre d'étrangers établis dans l'archipel fut toujours — sauf à l'époque de l'occupation militaire — très restreint (2 % en 1946). Quant à l'occupation militaire elle se déroula vers le milieu du siècle dernier à une époque où la population était en pleine décroissance. Décroissance qui continua pendant presque trois quarts de siècle après le départ des derniers contingents. Il est donc difficile d'admettre que les contacts que la population eut alors avec des blancs eurent une influence sur l'évolution du bilan démographique, à moins d'admettre que cette influence ne se fit sentir qu'à très longue échéance.

Un fait important, et qui aura certainement des répercussions favorables à l'avenir, est celui de la modification très sensible intervenue dans la composition par âge de la population. Alors qu'en 1902, 22,2 % étaient représentés par des moins de 14 ans, en 1946, les individus ayant moins de 20 ans avaient atteint le niveau extraordinaire de 58 %. Naturellement cette augmentation du nombre de jeunes gens se traduira ultérieurement par une nouvelle hausse de l'indice de natalité et, par conséquent, du taux d'accroissement brut.

A cet aspect favorable de la situation il convient d'en ajouter un autre également de bon augure : celui d'une mortalité infantile assez réduite. Pour la période allant de 1914 à 1946 il y eut dans tout l'archipel un total de 499 décès d'enfants au-dessous de un an, pour un total de 3.336 naissances, c'est-à-dire 14,9 %.

Calculée cependant sur la moyenne des cinq dernières années seulement (1942-1946), la mortalité infantile était descendue à 10,8 %, ce qui est satisfaisant pour un pays tropical et pour des conditions d'existence très primitives.

L'élément troublant de ce tableau est représenté par l'âge moyen au décès qui — à notre avis — est trop bas. Calculé sur la moyenne des années 1942-1946 il ressort à 30,3 ans contre 33,14 pour les années 1914-1918. Il ne

faudrait évidemment pas déduire de ces chiffres que la situation se trouve précisément dans la proportion beaucoup plus élevée de jeunes dans la population globale. Il est normal, en effet, que les classes jeunes étant toujours plus nombreuses par rapport à celles d'adultes, il y ait proportionnellement plus de décès parmi elles, et cela tend évidemment à rabaisser l'âge moyen au décès. Le point noir est que, même tenu compte de cette modification dans la composition par âge, il y a, semble-t-il, trop de décès de gens jeunes.

Même sans connaître le nombre des vivants appartenant à chacune des catégories considérées, il est légitime d'affirmer que le nombre des décès d'individus entre 15 et 45 ans paraît trop élevé pour une population de 3.000 âmes dont plus de la moitié a moins de 20 ans. Ces décès doivent être attribués pour la plupart, à la tuberculose qui, dans tous les archipels, sauf aux Tuamotus, se répand de plus en plus.

On peut se demander à présent quelles furent les causes de l'extraordinaire revirement qui s'est produit aux Marquises et, avant les Marquises, dans les autres archipels. Pour quelles raisons la diminution de la population s'est-elle arrêtée d'abord et a fait place ensuite à un accroissement aussi vigoureux ? Pour répondre à cette question il faut remonter dans le temps et comprendre ce que la découverte et l'occupation des îles par les blancs voulurent dire pour des populations qui, pendant des siècles innombrables, avaient vécu en état de ségrégation totale. En réalité il nous est difficile de le comprendre parce qu'aucun événement dans notre histoire ne peut nous servir de comparaison, et nous faire mesurer la grandeur et la soudaineté du bouleversement. Le brusque contact avec des êtres doués de pouvoirs apparemment surnaturels, méprisant nos croyances ancestrales, défiant nos Dieux impuissants, brisant nos règles et nos institutions, renversant nos coutumes, est quelque chose que nous n'avons jamais connu. C'est tout cela pourtant que la conquête et notre présence apportèrent aux indigènes des îles du Pacifique comme d'ailleurs à tous les autres peuples primitifs. Mentalement et moralement l'épreuve fut sans doute trop forte pour eux et leur personnalité se brisa en même temps que leur société traditionnelle. Ainsi, tous les moyens de défense

venaient à leur faire défaut à la fois : croyances, institutions, résistance morale et nerveuse. A leur place dut s'installer dans leurs âmes un triste et morne sentiment de désarroi, d'inutilité et de fin.

Le terrain était admirablement préparé pour une expérience classique : l'exaltation de la virulence des espèces microbiennes pathogènes transplantées en terrain nouveau. On a discuté à perte de vue et on discutera encore à l'avenir, pour savoir quelles furent les maladies importées par des blancs qui décimèrent les populations primitives conquises : syphilis, tuberculose, rougeole, typhoïde... Chacune d'entre elles eut sans doute sa part de responsabilité et d'autres encore peut-être. A laquelle ou auxquelles revint la palme et quels furent les importateurs, constituent des sujets assez futiles et décevants. L'important c'est que la virulence de ces maladies fut extraordinaire et qu'en l'espace de quelques décades la population fut décimée. En d'autres termes l'expérience mentionnée avait, une fois de plus, pleinement réussi.

Ensuite l'adaptation commença à se faire progressivement : adaptation mentale et morale d'une part, faite en grande partie de résignation et d'indifférence aux nouvelles coutumes, à la nouvelle religion, aux nouvelles règles; adaptation physique d'autre part, par le développement progressif d'une immunité naturelle vis-à-vis des espèces microbiennes importées. Ainsi, le point critique fut surmonté et après une période assez courte de stabilisation, un renouveau de vitalité se fit jour. On aurait tort de croire que tout cela se fit d'une manière entièrement spontanée et sans intervention extérieure. En réalité, cette intervention fut effective et efficace et se manifesta sous deux formes entièrement différentes : celle de la rééducation des esprits et celle de l'assistance médicale. L'une et l'autre furent riches de résultats aux Marquises. La première fut le fait des écoles et surtout de l'œuvre constante et inlassable des missionnaires dépendant du vicariat d'Atuona dans l'île Hiva-Oa. Il faut particulièrement mentionner à l'actif de ces derniers l'institution d'un pensionnat pour jeunes filles qui s'est révélée une excellente école des mères. Les jeunes filles y apprennent, avec le français, les premiers éléments de la puériculture et tout ce qu'une

jeune femme d'intérieur et une mère doit savoir. Créée depuis une vingtaine d'années déjà, les résultats ont été remarquables et peuvent, en particulier, expliquer la diminution de la mortalité infantile.

Quant à l'assistance médicale, elle fut exercée à l'origine par deux postes : celui d'Atuona et celui de Taiohae, mais déjà avant la guerre le premier était sans titulaire et il avait, en fait, cessé d'exister. Il ne peut être question de donner ici une idée — même superficielle — du travail ingrat, rude et parfois dangereux que l'assistance médicale impose à ceux qui en ont la charge. Îles montagneuses et parfois difficilement accessibles, dépourvues de routes, navigation difficile, climat épuisant, moyens inadéquats, voici seulement quelques-uns de ses aspects. Les résultats en sont là pourtant et ils se résument heureusement dans cette chute ininterrompue de la mortalité qui a transformé la destinée des Marquises.

Le cas de Ua-Pu.

Parmi les 6 îles il en est une, Ua-Pu, dont le comportement démographique est absolument exceptionnel et qui demande une étude plus approfondie. Bien avant les autres, sa population avait commencé à réaugmenter. Cette circonstance fait que, pour la période que nous avons plus particulièrement étudiée (1914-1946), Ua-Pu, à elle seule présente un excédent de naissances supérieur à celui des 6 îles réunies : 419 contre 268.

Dans le courant de ces 36 années il y eut à Ua-Pu 686 naissances et 287 décès avec un rapport des sexes de 117,7% à la naissance et de 117,1% au décès. Équivalence qui a laissé le rapport dans la population à peu près inaltéré à 106,9%.

C'est lorsque l'on transforme ces chiffres en pourcentages et en indices que l'on est stupéfait par la vitalité de cette population et par la montée de cette vitalité. En 1921, l'indice de natalité était de 37,2 pour mille et celui de la mortalité de 33,33. Ce dernier étant encore très élevé l'excédent de naissances qui en résultait était encore modeste. Mais très rapidement la situation évolua d'une façon beaucoup plus accentuée que dans le reste de l'archipel. En effet, alors que la mortalité était descendue au niveau remarquablement bas de 13,29 pour mille, la natalité de son côté avait monté en flèche et atteint

celui encore plus remarquable de 60 pour mille. Il en résultait, pour la période quinquennale sur laquelle étaient calculés ces indices, un taux d'accroissement brut de 46 pour mille, ce qui — toutes choses restant égales — laisse prévoir le doublement de la population en une période de 15 ans environ. Quant à la mortalité infantile déjà très basse (9,08%) pour l'ensemble de la période 1914-1946, elle était descendue encore plus bas, et précisément à 8,6% pour la période terminale 1942-1946. Après avoir pris connaissance de ces chiffres on ne sera pas surpris d'apprendre que la population de Ua-Pu comprenait en 1946, 67% de jeunes au-dessous de 20 ans.

A quoi tient cette situation exceptionnellement favorable qui caractérise Ua-Pu ? Pourquoi cette île proche de Nuka-Hiva, ayant le même climat, la même conformation orographique et vraisemblablement géologique, la même population et les mêmes ressources, connaît-elle une vitalité tellement plus exubérante ? Il y a sans doute des éléments du problème qui échappent et qu'il vaudrait peut-être la peine de rechercher. Il y en a un en tous cas qui est connu et dont l'importance est prépondérante : Ua-Pu ne connaît pas l'alcoolisme. Soumis pendant de longues années à la fêrule du Père Siméon, les habitants de cette île ont reçu une discipline et une règle de vie qui semblent avoir de très bons résultats. Entre autre chose et plus qu'autre chose le Père Siméon, qui connaissait ses ouailles, avait combattu et interdit l'alcool. En cela il avait été aidé peut-être par le fait que Ua-Pu est plus pauvre en cocotiers que les autres îles ; or, le cocotier est le grand pourvoyeur des indigènes en alcool. Le coprah leur en fournit indirectement en leur donnant les moyens d'en acheter aux goëlettes de passage et la fleur du cocotier, convenablement saignée, constitue elle-même une source à peu près inépuisable.

Le Père Siméon est mort mais son oeuvre demeure et la règle qu'il a établie est encore restée.

Transformation des conditions d'existence.

Dans les pages précédentes nous avons examiné la situation démographique des E.F.O. d'un point de vue purement numérique. Il conviendrait d'en dire quelques mots, à présent, du point de vue des conditions d'existence et de l'état sanitaire.

celui encore plus remarquable de 60 pour mille. Il en résultait, pour la période quinquennale sur laquelle étaient calculés ces indices, un taux d'accroissement brut de 46 pour mille, ce qui — toutes choses restant égales — laisse prévoir le doublement de la population en une période de 15 ans environ. Quant à la mortalité infantile déjà très basse (9,08%) pour l'ensemble de la période 1914-1946, elle était descendue encore plus bas, et précisément à 8,6% pour la période terminale 1942-1946. Après avoir pris connaissance de ces chiffres on ne sera pas surpris d'apprendre que la population de Ua-Pu comprenait en 1946, 67% de jeunes au-dessous de 20 ans.

A quoi tient cette situation exceptionnellenent favorable qui caractérise Ua-Pu ? Pourquoi cette île proche de Nuka-Hiva, ayant le même climat, la même conformation orographique et vraisemblablement géologique, la même population et les mêmes ressources, connaît-elle une vitalité tellement plus exubérante ? Il y a sans doute des éléments du problème qui échappent et qu'il vaudrait peut-être la peine de rechercher. Il y en a un en tous cas qui est connu et dont l'importance est prépondérante : Ua-Pu ne connaît pas l'alcoolisme. Soumis pendant de longues années à la fêrule du Père Siméon, les habitants de cette île ont reçu une discipline et une règle de vie qui semblent avoir de très bons résultats. Entre autre chose et plus qu'autre chose le Père Siméon, qui connaissait ses ouailles, avait combattu et interdit l'alcool. En cela il avait été aidé peut-être par le fait que Ua-Pu est plus pauvre en cocotiers que les autres îles ; or, le cocotier est le grand pourvoyeur des indigènes en alcool. Le coprah leur en fournit indirectement en leur donnant les moyens d'en acheter aux goélettes de passage et la fleur du cocotier, convenablement saignée, constitue elle-même une source à peu près inépuisable. Le Père Siméon est mort mais son oeuvre demeure et la règle qu'il a établie est encore restée.

Transformation des conditions d'existence.

Dans les pages précédentes nous avons examiné la situation démographique des E.F.O. d'un point de vue purement numérique. Il conviendrait d'en dire quelques mots, à présent, du point de vue des conditions d'existence et de l'état sanitaire.

On ne pouvait espérer, après plusieurs années d'absence, retrouver un pays et une population inchangés. Malgré l'éloignement des théâtres d'opérations à des milliers de kilomètres, certains effets psychologiques et matériels de la guerre se sont fait sentir à Tahiti et y ont laissé leur marque. En fait, c'est le caractère des gens que l'on trouve tout d'abord transformé. Où sont l'atmosphère d'insouciance et de gaieté, l'accueil aimable et souriant, tout ce qui faisait enfin le charme, un peu surfait peut-être, de ce pays. Disparus avec la simplicité et la facilité de l'existence, disparus avec ce qui restait d'un art et d'un artisanat indigène, disparus enfin avec les derniers vestiges des anciennes coutumes. Et l'on découvre avec quelque surprise une âpreté au gain que l'on ne connaissait pas, et des gens attentifs aux inégalités de fortune, méprisant les détenteurs de monnaies dévaluées.

La vérité c'est que Tahiti est un des rares pays qui ont passé à travers les années de guerre non seulement sans dommage, mais encore avec profit. Tout le monde, du plus haut au plus bas de l'échelle sociale, a bénéficié d'une situation géographique favorable, de facilités de ravitaillement inconnues partout ailleurs, enfin et surtout, des hauts cours du coprah. Avec l'argent facile, bien des situations ont évolué et bien des habitudes nouvelles ont été acquises. L'argent facile a permis, en premier lieu, au Tahitien, l'abandon total et définitif d'un mode d'existence qui, pour ne pas être et de loin celui traditionnel, gardait quand même une certaine originalité. Aujourd'hui l'indigène qui possède quelques cocotiers vend son coprah à un prix inespéré et cela lui permet d'acheter toutes les boîtes de conserve dont il a envie et, en outre, de nombreux gallons de vin, de bière et de rhum. Quant à celui qui ne possède rien il est plus enclin qu'autrefois, à cause des hauts salaires, à louer ses services. Il les loue en général jusqu'à concurrence de la somme qu'il s'est fixée à l'avance et qui doit lui permettre de vivre dans le loisir pendant la période de temps la plus longue possible. Inutile d'ajouter qu'à chaque hausse des salaires cette période s'allonge proportionnellement.

Aujourd'hui, un travailleur tahitien non spécialisé est rémunéré à raison de 150 francs c.f.p. par jour. Or, sa journée, qui est théoriquement de huit heures réparties

entre 7 et 11 heures et entre 13 et 17 heures, est normalement entrecoupée de nombreuses pauses consacrées aux rafraîchissements, aux palabres et éventuellement, à la guitare. En faisant preuve d'indulgence et de largeur d'esprit, on peut évaluer à environ cinq heures la durée de son travail effectif. Traduit en francs métropolitains on voit que son salaire horaire atteint ainsi un niveau assez séduisant. Que ce travailleur ait une vague spécialisation comme celle de mécanicien, de chauffeur ou de charpentier et son salaire journalier monte à 250 et 300 francs c.f.p., c'est-à-dire entre 1.100 et 1.300 francs métropolitains environ par jour. Quant à ses aptitudes et capacités professionnelles, il vaut mieux ne pas établir des comparaisons.

Voici pour le salaire nominal. Voyons à présent quel est le salaire réel, c'est-à-dire ce que le travailleur peut effectivement se procurer avec une journée de travail. Commençons par l'exemple le plus représentatif : le prix d'un repas. Dans un des innombrables restaurants chinois de la capitale, un repas avec viande en abondance, coûtait au printemps de 1918, de 20 à 25 francs. Citons également quelques prix de détail : pain blanc, 7 francs le kilo ; boîte de corned-beef d'une livre, 12 frs 50 ; boîte de beurre d'une livre, 28 francs ; boîte de lait condensé correspondant à un litre et demi, 7 frs 50 ; huile, 40 frs le litre ; café vert, 40 frs le kilo ; thon à l'huile, 30 frs la boîte d'une livre ; sucre, 8 frs le kilo (avec une ration de 2 kgs par mois) ; une boîte de haricots au lard d'une livre, 13 frs ; vin rouge d'Algérie, 25 frs le litre.

Il s'agit comme on le voit de produits importés pour la plupart d'Amérique, d'Australie ou de Nouvelle-Zélande. Ce sont les plus faciles à se procurer et en même temps les meilleur marché.

Quant aux denrées produites sur place, c'est-à-dire : viande fraîche, œufs, légumes européens, ils sont plus chers, plus difficiles à se procurer et, en général, consommés par des blancs. Le prix du poisson varie beaucoup suivant la saison et la variété. Le thon et la bonite qui sont très communs sont à des prix abordables : en général, de 10 à 12 frs le kilo.

L'habillement ne constitue pas, en Océanie, un problème dominant car, du fait du climat, les besoins sont réduits. Néanmoins, le travailleur tahitien peut se procurer

de bons articles d'importation américaine à des prix abordables. Citons encore quelques exemples : pantalon en coutil, 200 francs ; sandales, 150 frs ; draps de très bonne qualité pour grand lit, 400 à 430 francs la paire ; couverture en colon, 210 francs ; serviette-éponge, 50 à 70 francs.

J'ai cité certains de ces prix non pas parce que les articles en question font partie normalement du standard de vie des indigènes, mais pour montrer tout ce que ces derniers peuvent se procurer sans aucune difficulté, formalité ou perte de temps, au niveau de leurs salaires actuels.

Reste encore à envisager le problème du logement. Celui-ci diffère complètement suivant que l'on habite la capitale ou le district. A Papeete, nous l'avons vu, les loyers sont chers et il arrive que pour une seule chambre on paie entre 300 et 500 francs par mois. Mais il n'y a pas d'exemple d'occupants uniques dans un logement quelconque. Aussi bien par raison d'économie que par esprit sociable et enfin par peur des « *tupapaus* » on s'entassera plutôt les uns à côté des autres, sinon les uns sur les autres. Les Tahitiens d'ailleurs, même s'ils mettent tout leur orgueil dans la possession d'un lit et d'un couvre-lit brodé, se gardent, en général, d'y coucher et dorment étendus sur des nattes à même le sol. Ce qui simplifie beaucoup la technique de l'entassement.

Dans les districts, le problème du logement est pratiquement inexistant. L'indigène trouvera toujours un coin où construire sa maison et celle-ci ne lui coûtera que quelques journées de travail et quelques litres de vin rouge pour les « *fetii* » qui l'auront aidé dans la besogne.

Ce bref exposé sur le coût de la vie aura suffi à démontrer, je l'espère, que non seulement le salaire nominal, mais aussi le salaire réel des travailleurs tahitiens, est élevé.

Est-ce à dire que le Tahitien jouit d'un haut niveau d'existence ou qu'il ait développé, de façon assez inattendue, des habitudes d'épargne ? Aucunement.

Il faut revenir ici à la conception toute particulière que l'on a en Océanie du travail, de sa rémunération et de l'existence en général. Pour nous, le salaire représente le moyen d'assurer régulièrement notre existence dans les meilleures conditions et il représente aussi éventuel-

lement la possibilité d'épargner. Pour le Tahitien au contraire, le salaire constitue le moyen de réunir le plus rapidement possible la somme d'argent qui lui permette de vivre dans le loisir et avec un minimum de besoins pendant la période de temps la plus longue possible. De cette façon un peu spéciale d'envisager les choses, découle un certain nombre de conséquences importantes.

1^o Quel que soit le niveau des salaires, le standard de vie demeurera inaltéré. Seules varieront les périodes de repos que le Tahitien fait alterner avec les périodes de travail. Plus la rémunération sera élevée, plus les premières s'allongeront. Avec elles montera aussi la consommation d'alcool.

2^o Pour le Tahitien, le salaire ne sera jamais suffisamment élevé, car, à la limite de ses aspirations, celui d'une journée devrait lui permettre de ne plus rien faire pendant le restant de son existence.

3^o Plus les salaires seront élevés et moins il y aura de main-d'œuvre disponible (toutes choses restant égales par ailleurs) pour les travaux publics, pour les entreprises privées et enfin pour les cultures indigènes.

En somme, toute considération de progrès et de bien-être personnel pour lui et pour sa famille est totalement inconnue dans le bilan domestique du travailleur tahitien et n'entre aucunement en ligne de compte dans sa règle de vie. En fait, nous voyons que ce dernier, avec plus de ressources qu'il n'en a jamais eues, vit aussi pauvrement aujourd'hui qu'autrefois et qu'en tout cas il est décidément plus mal alimenté.

En abandonnant son mode de vie et d'alimentation traditionnel, l'indigène a fait une mauvaise affaire, du moins à notre point de vue. Il y a peut-être gagné en loisirs — sinon en oisiveté — mais il y a certainement perdu en calories et en vitamines. Aujourd'hui, à la place du uru, des fëiis, du taro, de l'igname, de la patate, du poisson cru, il mange le pain du boulanger chinois, le « corned beef » néo-zélandais et le « pork and beans » américain. A la place du lait et de la crème de coco, il consomme, en quantité croissante, le vin, la bière, le rhum. Et ici nous touchons à un des problèmes les plus graves pour la population présente et à venir des E.F.O., celui de l'alcoolisme.

Voici en guise de préambule, quelques chiffres particulièrement éloquentes à ce sujet. Ils montrent, seulement en partie d'ailleurs, dans quelles proportions s'est développée la consommation des alcools par rapport à l'avant-guerre. En 1938 et en 1946, les quantités importées ou produites localement furent respectivement les suivantes : vin, 4.785 et 6.454 hectolitres ; apéritifs, 34 et 191 hectolitres ; bière, 1.600 et 6.849 hectolitres ; eau-de-vie, 8 et 258 hectolitres ; rhum, 216 et 1.035 hectolitres ; liqueurs diverses, 67 et 167 hectolitres ; vins mousseux, 154 et 151 hectolitres.

On a vu parallèlement les débits de boisson fleurir et se multiplier. A Tahiti seulement, ils ont passé de 57 en 1939 à 95 en 1947. C'est que, souvent, on n'a pas trouvé de meilleure façon de récompenser les vétérans du fameux bataillon du Pacifique, que l'octroi d'une licence pour la vente de spiritueux.

Ces chiffres sont encore loin de donner une idée de la véritable consommation dans l'ensemble des archipels, car les indigènes ont à leur disposition, en plus des boissons que l'on trouve dans le commerce, toutes celles qu'ils doivent à leur propre ingéniosité. Sans parler de la bière d'oranges qui, avec la rareté et le prix croissant des oranges, reviendrait vraiment trop chère (même pour les indigènes) il est d'autres sources auxquelles on peut se désaltérer, en particulier le cocotier. Une fleur de cocotier, convenablement « tapée » peut donner jusqu'à quatre gallons, c'est-à-dire 15 à 16 litres, d'un liquide contenant environ 17 à 18% de sucre. Quand on rapproche le nombre des cocotiers existants de la soif inéanchable des indigènes et de l'impossibilité d'exercer une surveillance efficace, on aura une idée de l'importance du supplément d'alcool que la nature met à leur disposition.

L'autre grand problème est celui que pose le développement de la tuberculose. Il est malheureusement impossible de donner une idée de son étendue réelle, car, en dehors des quelques chiffres cités à propos de Papéete, les bases même manquent pour établir des indices de morbidité ou de mortalité. Peut-être nos connaissances s'amélioreront-elles un jour quand on aura commencé à pratiquer la cuti-réaction dans les écoles de certains

districts de Tahiti, ce qui ne saurait tarder (1). Pour le moment, on ne peut qu'invoquer le témoignage unanime des docteurs, des missionnaires, des infirmières du service social et, en outre, de toutes les personnes de bon vouloir qui désireraient voir s'améliorer l'état sanitaire. J'ai cité quelques indices qu'il m'a été possible de relever dans la capitale. Ils sont assez suggestifs, mais on aurait tort de les croire exceptionnels et propres seulement à la grande agglomération. La situation est malheureusement partout, dans les districts de Tahiti comme dans les autres archipels. Seules, les Tuamotous font exception à cette règle. Les Tuamotous, au climat plus sec, aux conditions de vie difficiles et pénibles et où, précisément, les indigènes sont restés le plus attachés à leur mode d'existence et à leur nourriture traditionnels. Partout ailleurs la menace de la tuberculose grandit et assombrit l'avenir.

Même, la tuberculose mise à part, on ne peut pas dire que l'état sanitaire général soit brillant. Si le paludisme est heureusement absent il est avantageusement remplacé en tant que facteur débilitant, par la filariose. On sait que la filariose n'est jamais mortelle, mais c'est quand même une maladie qui affaiblit l'organisme, par ses accès fréquents de lymphangisme, avant de le déformer de façon monstrueuse et de le réduire souvent à l'impuissance. On ne saurait évidemment attribuer une valeur scientifique à des impressions personnelles; il ne fait pas de doute cependant, à notre avis, que les cas d'hypertrophies des membres et des testicules ont singulièrement augmenté au cours des dix dernières années.

Un bon indice de la diffusion de cette maladie est fourni par les expériences faites à Paea, qui est un des deux districts les plus sains de Tahiti. A Paea, le service de santé a systématiquement recherché les micro-filaires dans les vaisseaux lymphatiques des indigènes. Or, en février 1948, sur 494 individus examinés, le nombre des cas positifs s'élevait à 126, c'est-à-dire 25,5%. Ceci donnera une idée de la situation dans les districts humides et dans les îles réputées pour être le fief de l'éléphantiasis comme Moorea, Huahine et tant d'autres.

Il resterait beaucoup à dire sur la diffusion et la

(1) Elle a commencé à être pratiquée en 1949 (N.D.L.R.).

récrudescence des maladies vénériennes, sur la diffusion des parasites intestinaux (y compris l'anchilostome quoi-qu'on en dise), enfin sur la lèpre qui semble aussi manifester un retour offensif... Mais tel n'est pas le but de cette étude et si nous avons parlé du danger représenté par certaines maladies, c'est pour préciser et mettre en évidence une situation qui ne laisse pas d'être quelque peu paradoxale. Cette situation s'exprime dans le contraste entre une situation démographique en plein essor avec une natalité vigoureuse, une mortalité générale modérée, une mortalité infantile remarquablement basse, et un état sanitaire manifestement déficient et même mauvais.

Cette dernière assertion a été contestée et nous reconnaissons qu'il est facile d'objecter à son égard que si vraiment l'état sanitaire laissait tellement à désirer, le bilan démographique ne serait pas aussi satisfaisant. L'objection serait cependant superficielle et sans grande portée car le problème de la population ne saurait être réduit à un simple bilan entre les naissances et les décès. Et l'on pourrait le déclarer résolu de façon satisfaisante uniquement parce que l'on y trouve un excédent appréciable. Que la population augmente c'est très bien, mais il s'agit de savoir aussi comment cette population vit. Même si on ne voulait considérer que le côté économique de la question, il est évident qu'il ne servirait à rien d'encourager l'accroissement de la population, si cette population était en majeure partie composée d'individus physiquement diminués, incapables de travailler et nécessitant de soins ou d'assistance, en d'autres termes si, au lieu de représenter un actif, ils représentaient un passif pour l'ensemble de la communauté. Or, à bien des égards, on peut considérer que telle est bien la situation dans les E.F.O. Il est incontestable en effet (en dépit de toutes les contestations et même si le fait ne peut être prouvé statistiquement) qu'il y a parmi les indigènes trop d'organismes affaiblis par des maladies à longs détours, nécessitant des soins prolongés, voire la ségrégation et qui représentent un poids mort au lieu de contribuer au bien-être général.*

C. Valenziani.

DONS

Nous avons reçu de Madame Jeanne Goupil-Cassiau, une amie de la première heure de notre Musée, la brochure rarissime sur la plantation d'Atimaono « An Outline of how it came to pass that so many absurd stories have been circulated about the Cotton Plantation on Terre Eugénie ». Nous en avons donné la traduction ; et un travail sur la flore tahitienne de Buteaud.

De Mr. B. Jauncez, aussi un ami de notre Musée, un certain nombre de la plaquette « Pirogue et vert Galant » de P. O'Reilly. Elles sont en vente à la librairie Klima au profit du Musée.

Du Prof. E. W. Gifford, Directeur du Museum d'Anthropologie de Berkeley, Californie, USA., un certain nombre de fragments de poteries provenant de fouilles faites par lui-même aux Fiji. Ces divers fragments qui proviennent du même lieu (Navatu, Province de Ra) ont ceci de particulier : les uns, d'une période plus ancienne, portent des incisions décoratives, des guillochages ; les autres, d'une période plus récente, portent des motifs en relief.

Le Prof. Gifford a fait connaître le résultat de ses fouilles au 7^{me} Congrès Scientifique du Pacifique et nous fera part, bientôt, nous l'espérons, des conclusions qu'il doit tirer de ces différences dans un même lieu.

Nous le remercions bien vivement d'avoir fait profiter notre Musée du résultat de ses fouilles, et tous les amis du Musée qui contribuent à augmenter notre bibliothèque, ou nous fournissent des documents pour notre Bulletin.